



Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle

50 | 2015

Sociétés et forces de sécurité au XIX^e siècle

Maurizio GRIBAUDI, *Paris, ville ouvrière. Une histoire occultée (1789-1848)*

Paris, La Découverte, 2014, 445 p. ISBN : 978-267071-6700-2. 29 euros.

Thomas Le Roux



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4856>

DOI : 10.4000/rh19.4856

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2015

Pagination : 218-220

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Thomas Le Roux, « Maurizio GRIBAUDI, *Paris, ville ouvrière. Une histoire occultée (1789-1848)* », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 50 | 2015, mis en ligne le 01 juillet 2015, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4856> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.4856>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Maurizio GRIBAUDI, *Paris, ville ouvrière. Une histoire occultée (1789-1848)*

Paris, La Découverte, 2014, 445 p. ISBN : 978-267071-6700-2. 29 euros.

Thomas Le Roux

RÉFÉRENCE

Maurizio GRIBAUDI, *Paris, ville ouvrière. Une histoire occultée (1789-1848)*, Paris, La Découverte, 2014, 445 p. ISBN : 978-267071-6700-2. 29 euros.

- 1 La publication de cet ouvrage montre que l'intérêt pour l'histoire de Paris et des révolutions urbaines ne se dément pas et qu'il est encore possible d'en renouveler les approches, malgré une littérature déjà très abondante et des corpus de sources lacunaires liés à la destruction de fonds complets lors de l'incendie de l'Hôtel de ville en 1871. Le titre annonce la volonté de redécouvrir la dynamique ouvrière de la capitale entre les deux grandes révolutions populaires qui marquent les sociétés européennes et l'entrée dans une nouvelle modernité. En cela, l'ouvrage prolonge tout à la fois une historiographie ancienne des mouvements populaires et des « classes dangereuses » de la première moitié du XIX^e siècle (de Louis Chevalier aux travaux plus récents de Barrie Ratcliffe et Christine Piette) et celle, plus récente, portée par les historiens économistes et du patrimoine industriel, qui s'attachent depuis une quinzaine d'année à réhabiliter l'importance du Paris industriel des années post-révolutionnaires : il est dommage qu'un pan de cette historiographie soit ignorée. On doit toutefois louer l'auteur de poser la question de « l'occultation » de cette dimension essentielle à la compréhension de l'évolution urbaine et sociale de Paris, une occultation restituée à travers les lectures qu'en font des observateurs sociaux (hygiénistes, édiles, architectes), soucieux avant tout de promouvoir une logique fonctionnaliste et utilitariste de la ville, signe du refus de l'élite bourgeoise – y compris républicaine – de donner une place symbolique aux

ouvriers. Mettre au jour les logiques spatiales de la construction de cette occultation permet, selon l'auteur, de mieux comprendre les divisions internes au mouvement social qui aboutissent aux déchirures de 1848. En effet, la chronologie adoptée s'inscrit sans une temporalité politique classique et qui sous-tend ici une démonstration liant l'organisation sociale de la population parisienne aux espaces urbains qui favorisent la politisation. Ceci explique certainement que certaines facettes de la « fabrique de Paris » ne soient pas interrogées. Ainsi, en faisant l'hypothèse de la nouveauté du tissu productif qui serait consécutif de la Révolution, l'auteur réduit cette origine à des éléments qui sont loin d'être complets, essentiellement la politique de mobilisation industrielle durant la Terreur, la vente des biens nationaux, enfin une industrialisation dite « organique » qui mériterait d'être davantage questionnée : c'est ici que les apports de Louis Bergeron, par exemple, auraient été utiles. Tous ces éléments sont stimulants, mais partiels ; dans cette épopée ouvrière de la capitale, les structures de long terme tels que le travail, les matières, les techniques et leurs circulations, sont peu appréhendées. Un décloisonnement temporel, en amont, ou vers d'autres horizons bien documentés (Londres, Lyon, etc.) aurait été bienvenu pour mieux comprendre à la fois des évolutions qui traversent l'ensemble des villes européennes et les spécificités parisiennes.

- 2 Pour apprécier pleinement le travail passionnant de Maurizio Gribaudi, il faut se concentrer sur le renouvellement qu'il opère à travers une lecture de la transformation morphologique de la ville, une ville créatrice de socialisation populaire à travers le maillage des rues, la capillarité des cours, impasses et passages, et la densification de l'habitat dans des îlots de centre-ville et sur les zones libérées par la vente des biens nationaux, propriétés du clergé ou de l'aristocratie émigrée mises en vente entre 1791 et la Restauration. On l'oublie en effet trop souvent, cette vente, « événement le plus important de la Révolution » (Bernard Bodinier), transfère la propriété de 25 % du territoire parisien vers des usages essentiellement commerciaux et industriels. Si quelques cas de reconversion d'anciens couvents en filatures ou d'églises en établissements métallurgiques ont déjà frappé certains historiens, Maurizio Gribaudi nous entraîne vers les reconfigurations moins spectaculaires, mais plus nombreuses, d'îlots qui se densifient considérablement à la faveur de ces ventes, et laissent place à une foule d'activités économiques, surtout dans les quartiers centraux de la rive droite, rapidement connectés aux rues Saint-Denis et Saint-Martin. En cinquante ans, sans que la ville ne s'étende beaucoup en surface, la population parisienne a pratiquement doublé, atteignant le million d'habitants en 1850. Cette densification populaire s'accompagne d'une construction de la ville selon des schémas qui ne correspondent pas aux projets urbains des élites. Au contraire, laissés à l'initiative privée, ces nouveaux îlots, front pionniers d'une urbanisation interne, accueillent des formes hétéroclites qui s'adaptent aux besoins de la production éparpillée et d'une population laborieuse ; la forme elle-même de cet urbanisme favorise la flexibilité des pratiques ouvrières, le partage des savoir-faire, la sociabilité populaire chez les marchands de vin (gouettes, guinguettes) ou interne aux professions (sociétés de secours mutuels) et, au gré des débats qui agitent le mouvement ouvrier sur l'organisation et les conditions de travail, prépare la politisation des masses. À l'appui de la démonstration, et à l'aide de sources multiples (cadastres, actes notariés, fonds de la police et des justices de paix), Maurizio Gribaudi fait un usage abondant d'une cartographie à différentes échelles qui lui permet tout d'abord de caractériser les modalités et les conséquences de cette urbanisation douce et dense, puis de rapprocher acteurs, décisions ou événements, et

lieux de résidence ou sites de mouvements populaires. Les choix opérés sont particulièrement convaincants : l'analyse spatiale développée ici est incontestablement un nouvel apport dans la compréhension de la dynamique sociale du premier XIX^e siècle, et les approches « micro » à l'échelle de la parcelle permettent de restituer des typologies productives associées aux sociabilités ouvrières. Pour l'auteur, la « montée vers la politique » (Jacques Rougerie) est clairement visible à travers la dynamique de ces formes urbaines : impossible de comprendre les révolutions et émeutes de 1830, 1832, 1834 et 1848 sans y voir l'émergence de cette sociabilité urbaine. Cet argument principal ne saurait épuiser toutes les interprétations sur le mouvement social, en particulier pour la révolution de 1848, mais elle éclaire d'un jour nouveau les interconnexions entre le républicanisme et le monde ouvrier durant la monarchie de Juillet, ainsi que les incompréhensions et les rapports de force qui les opposent. Réhabiliter les structures fines de l'insertion des populations laborieuses pour expliquer une sociabilité urbaine qui lie l'histoire matérielle du peuple à sa politisation, telle est la démarche principale que l'auteur entend à nouveau employer pour caractériser dans un ouvrage prochain le Paris industriel et ouvrier du Second Empire – une entreprise à laquelle se sont déjà attelés avec brio plusieurs historiens, ainsi Jeanne Gaillard ou encore Florence Bourillon. Une raison supplémentaire pour attendre avec impatience cette nouvelle lecture du Paris du baron Haussmann.